

Nihon eiga (cinéma japonais)

(suite et fin)

Actuellement, le cinéma japonais est marqué par la personnalité de Takeshi «Beat» Kitano, acteur et réalisateur mondialement connu, tout comme par les films d'épouvante : les fantômes japonais et leurs angoisses aquatiques n'ont plus de secrets pour nous, grâce à **Ring** de Hideo Nakata. N'oublions pas de rappeler la vitalité et l'inventivité des studios d'animation, où le génie d'un Miyazaki (**Porco Rosso**, **Princesse Mononoke**, ...) ou d'un Takahata (**Le Tombeau des Lucioles**) s'exprime pleinement. VZ

Prochaine soirée de L'adulciné

Début janvier

« **La Vie est Belle** » (It's a Wonderful Life), de Franck Capra, d'après l'œuvre «The Greatest Gift» de Philip Van Doren Stern - E.-U., noir et blanc - 1946. George Bailey est banquier alors qu'il a toujours rêvé d'être explorateur. Il sacrifiera néanmoins son accomplissement personnel à la sauvegarde de la banque dont il hérite de son père et à sa gestion, au profit du rêve des autres. James Stewart dans ce rôle.

Et bientôt...

(ceci n'est pas du cinéma) la séance pour tous les adhérents de L'adulciné à 3 €.

ladulcine@wanadoo.fr

ou

L'adulciné - 5, rue Peyras
81500 LAVAU

La charadulciné de jyn

Mon premier est une boisson à bulle ou au lait. Mais il peut être aussi un grand amateur de thé.

Mon second, quand on est petit ou cerf-volant, est la dernière syllabe de ce que l'on souhaite prendre.

Mon troisième, lorsqu'il est utilisé dans de bonnes conditions, est l'une des meilleures préventions contre les maladies sexuellement transmissibles.

Mon quatrième fut sujet de guerre naguère, sujet de jeux à la Saint Jean. Elle rise sur le gâteau.

Mon tout est évoqué par mon quatrième. Mais mon tout est en anglais alors que mon quatrième est en français, ce qui déstabiliserait tous ceux qui n'ont pas la rapidité et la finesse d'esprit des adhérents de L'adulciné. Mon tout est aussi un titre de film bien connu de ces adhérents.



1 - Ar (et à bulle, et au lait, et finit thé)
2 - Tout (hauteur)
3 - L'all (il faut utiliser l'all au lit)
4 - Feu (La feu rise sur le gâteau)
Mon tout : « After life »

Le journal de L'adulciné est tiré à 150 exemplaires

L'adulciné
ciné-club
de Lavaur

Le journo

Numéro 08 - Nov. 2006

après l'intro,
la V.O.,
le pot,
tu as encore
ton journo.

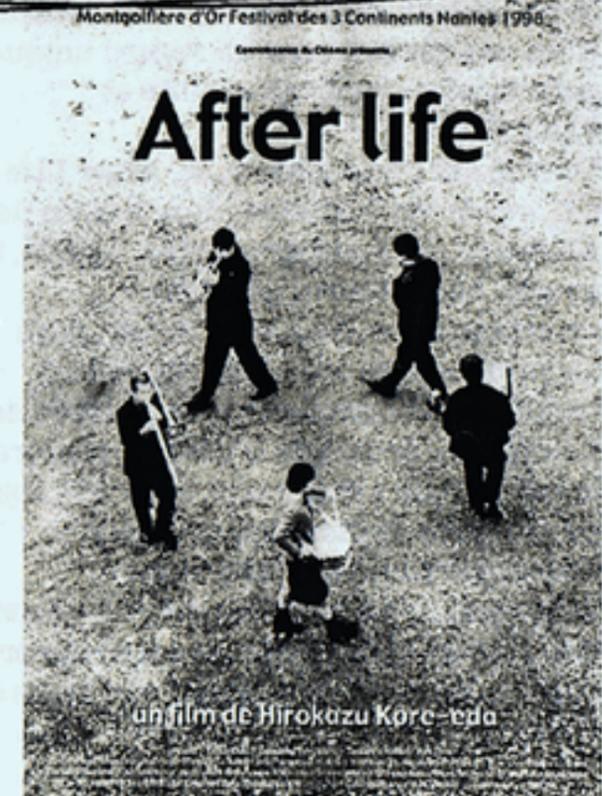
Nihon eiga (cinéma japonais)

Si le cinéma japonais classique est dominé par trois grands noms que nous connaissons bien, Kurosawa, Mizogushi et Ozu, rappelons que les films produits au Japon ne suscitent l'intérêt des Occidentaux qu'au début des années 80, lorsque **Rashômon** d'Akira Kurosawa est récompensé du Lion d'Or au Festival de Venise. Pourtant, le cinéma japonais existe bel et bien, comme dans la plupart des autres pays, dès la fin du XIXe siècle : le cinématographe Lumière fit ses débuts à Osaka en 1897 ! Par la suite, le cinéma muet a développé le métier de « benshi », l'acteur chargé de commenter « en direct » l'action qui se déroulait sur l'écran. Plus tard, la présence américaine dans l'immédiat après-guerre permet le développement d'une industrie cinématographique fondée sur les studios, toutefois contrôlés par la censure américaine.

Le Japon a lui aussi connu sa « Nouvelle Vague », avec des cinéastes contestataires ou provocateurs. Il suffit de penser à Nagisa Oshima et à **L'Empire des Sens** (1976).

(Lire la suite dernière page)

Jeudi 23 nov.



Film japonais. Réalisation, scénario et montage : Hirokazu Kore-eda. 1998, 1 h 58. Avec Arata (Takashi Mochizuki), Erika Oda (Shiori Satonaka), Taketoshi Naito (Ichiro Watanabe). Récompensé aux Festivals de Nantes, San Sebastian et Turin en 1998 ; présenté au 34e Festival International du Film de La Rochelle (été 2006).

Wandâfuru Raifu (en japonais dans le texte)

Peut-être vous souvenez-vous de **Nobody knows**, projeté dans cette même salle du cinéma de Lavour, en V.O. s'il vous plaît, en 2004. Deux heures et vingt minutes d'émotion pure, sans pathos ni complaisance, durant lesquelles quatre enfants essaient de survivre clandestinement dans un petit appartement, en l'absence de leur mère, jeune femme immature et fantasque qui va et vient, jusqu'au jour où elle disparaît totalement. Récompensé à Cannes par le Prix d'interprétation masculine attribué au jeune acteur qui incarne le frère aîné à peine sorti de l'enfance, le film aurait mérité une récompense pour l'ensemble de la réalisation, tant l'univers de Hirokazu Kore-eda est le fruit d'un regard unique et personnel, plein de sensibilité et d'humanité.

Tourné six ans auparavant, **After Life** ("Après la vie") révélait déjà le style de Kore-eda : une caméra portée, mobile, très proche des acteurs ; un côté « documentaire » réaliste à la Raymond Depardon, avec des plans-séquences frontaux, du moins dans la première demi-heure ; une attention toute particulière accordée aux petits riens de la vie (objets, expressions fugaces sur un visage, souvenirs anodins puisés dans l'enfance,...). La sobriété, voire la pauvreté des procédés filmiques est sans rapport avec le degré d'intensité qui se dégage de l'écran.

Signalons que Kore-eda a débuté sa carrière de cinéaste par des documentaires dont les sujets sociaux et engagés (la protection sociale, le système éducatif, le racisme anti-coréen qui sévit au Japon, ou encore les négligences médicales) peuvent étonner les Occidentaux pour qui la société japonaise

demeure une sorte d'entité où l'individu est sacrifié. Et pourtant, s'il est un cinéma humaniste, c'est bien celui de Kore-eda, qui accorde à l'individu, mais aussi à sa mémoire, à son vécu, à ses sentiments, la place qui leur revient de droit : la première.

After Life parle de tout cela, mais sur un mode onirique, poétique, fantastique au sens littéraire du terme. Car il est bien question de quelques fantômes dans **After Life**, cependant sans effets gore ni jeune fille aux longs cheveux noirs sortant du puits. Très loin du cinéma angoissant de la trilogie **Ring**, fleuron du jeune cinéma nippon, **After Life** ne parle de rien d'autre que de la vie et de la mort, bref, de nous, et surtout des pouvoirs magiques, apaisants et réconciliateurs, du cinéma.

Et qui est Kore-eda Hirokazu ?

Réalisateur, producteur, scénariste et monteur né à Tokyo en 1962, Kore-eda Hirokazu réalise de nombreux documentaires pour la compagnie TV Man Union dont, en 1991, **But... et Another Education**. Il traite surtout des questions de la mémoire avec notamment en 1994 **Without Memory**, prix du meilleur documentaire au Japon, à propos d'un homme ayant perdu la mémoire après une erreur médicale.

En 1995, Hirokazu signe son premier long métrage de fiction : **Maborosi**, qui reçoit le prix Osella d'or au festival de Venise 1995. Puis en 1998 sort le très remarqué **After Life** ou **Après la Vie**, réflexion sur le passé et la mort, à mi-chemin du reportage et de

Techniquement parlant...

Depuis peu, au cinéma de Lavour, le son des films est bien meilleur...

Cela est dû à l'installation d'une lampe de lecture optique montée sur le projecteur. Lecture analogique, lecture optique, quelques éclaircissements techniques pour les accros de la technique ou les simples curieux.

Le son analogique

La première sonorisation utilisait un gramophone actionné à la main, ce qui posait des problèmes de synchronisation son - image.

Le son fut très vite inscrit de manière optique sur le bord de la pellicule. Avec ce système, une lampe éclairait une piste optique ; l'intensité de la lumière traversant le film était mesurée par une cellule photoréceptrice qui transformait cette intensité en un signal électrique, signal qui était ensuite envoyé vers une

chaîne d'amplification classique. Mais ce procédé pouvait donner lieu à un fort bruit de fond : en effet, la moindre poussière provoquait une variation de l'intensité parasitant l'information.

Dans les années 1950 arrive le son stéréo. Comme il est nécessaire de loger deux pistes sur le bord de la pellicule, tout en gardant la compatibilité avec le son monophonique, l'intensité de chaque piste est divisée par deux, ce qui dégrade la qualité du son (le rapport signal sur bruit est plus mauvais). C'est la méthode d'enregistrement et de filtrage de l'entreprise Dolby qui permet l'arrivée de la stéréo au cinéma : les deux bandes-son sont redivisées pour donner d'autres effets de sonorisation, notamment accentuation des basses donnant le son « Dolby stéréo ».

La dernière évolution en date du son analogique est l'utilisation d'un faisceau laser comme source lumineuse, ce qui permet de diminuer la taille du faisceau et donc d'améliorer la bande passante.

Le son numérique

Il peut être restitué de deux manières.

1 : le son numérisé est imprimé sur la pellicule, entre les perforations ou bien entre les perforations et le bord de la pellicule ; il s'agit alors d'une lecture optique de données numériques, similaire à des codes-barres. Cela peut se présenter effectivement comme un code-barres, ou bien comme des points blancs et noirs.

2 : le film est livré avec un disque compact (CD), et c'est la référence de la plage à lire qui est imprimée à côté de la pellicule ; ainsi, s'il est nécessaire de couper une image dégradée, le système fait le saut de son correspondant.

C'est la lampe permettant le premier système qui a enfin été installée sur notre projecteur vauréen, pour le plus grand plaisir de nos oreilles. cc



l'essai poétique. En 2001, **Distance**, présenté en compétition au Festival de Cannes, décrit un groupe d'adolescents dont des proches ont été victimes du massacre collectif d'une secte.

Dans **Nobody Knows** en 2004, il conte avec tendresse le terrible quotidien d'enfants livrés à eux-mêmes. Inspirée d'un fait divers – comme souvent chez le cinéaste japonais –, cette œuvre intense vaudra au jeune acteur de 14 ans le Prix d'interprétation masculine Cannes 2005.

Source net